

PERSONNAGES

MÉDÉE
JASON
CRÉON
LA NOURRICE
LE GARÇON
LES GARDES

*En scène, au lever du rideau, Médée et la Nourrice accroupies par terre devant une roulotte.
Des musiques, des chants vagues au loin.
Elles écoutent.*

5 MÉDÉE. – Tu l'entends ?

LA NOURRICE. – Quoi ?

MÉDÉE. – Le bonheur. Il rôde.

LA NOURRICE. – Ils chantent au village. C'est peut-être une fête chez eux, aujourd'hui.

10 MÉDÉE. – Je hais leurs fêtes. Je hais leur joie.

LA NOURRICE. – On n'est pas d'ici.

Un silence.

15 Chez nous c'est plus tôt, en juin, la fête. Les filles se mettent des fleurs dans les cheveux et les garçons se peignent la figure en rouge avec leur sang et, au petit matin, après les premiers sacrifices, on commence les combats. Qu'ils sont beaux les gars de Colchide¹ quand ils se battent !

MÉDÉE. – Tais-toi.

20 LA NOURRICE. – Après, ils domptent les bêtes sauvages tout le jour. Et le soir on allumait des grands feux devant le palais de ton père¹, de grands feux jaunes avec des herbes qui sentaient fort. Tu l'as oubliée, toi, petite, l'odeur des herbes² ?

MÉDÉE. – Tais-toi. Tais-toi, bonne femme.

25 LA NOURRICE. – Ah, je suis vieille et c'est trop long la route... Pourquoi, pourquoi est-on parties, Médée ?

30 MÉDÉE, *crie*. – On est parties parce que j'aimais Jason, parce que j'avais volé pour lui mon père, parce que j'avais tué mon frère pour lui³ ! Tais-toi, bonne femme, tais-toi. Crois-tu que c'est bon de toujours redire les choses ?

LA NOURRICE. – Tu avais un palais aux murs d'or et maintenant nous sommes là, accroupies comme deux mendiante, devant ce feu qui s'éteint toujours.

MÉDÉE. – Va prendre du bois.

35 *La nourrice se lève en gémissant et s'éloigne.*

MÉDÉE, *crie soudain*. – Écoute !

Elle se dresse.

C'est un pas sur la route.

LA NOURRICE, *écoute, puis dit*. – Non. C'est le vent.

40 *Médée s'est accroupie, à nouveau.
Les chants reprennent au loin.*

45 LA NOURRICE. – Ne l'attends plus, ma chatte, tu te ronges. Si c'est vrai que c'est une fête, ils ont dû l'inviter là-bas. Il danse, ton Jason, il danse avec les filles des Peslages¹ et nous sommes là, toutes les deux.

MÉDÉE, *sourdement*. – Tais-toi, la vieille.

LA NOURRICE. – Je me tais.

Un silence, elle s'est mise à quatre pattes pour souffler sur le feu. On entend la musique.

50 MÉDÉE, *soudain*. – Sens !

LA NOURRICE. – Quoi ?

MÉDÉE. – Cela pue le bonheur jusque sur cette lande². Ils nous ont pourtant parqués assez loin de leur village ! Ils avaient peur que nous leur volions leurs poules, la nuit.

55

Elle s'est dressée, elle crie.

Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à chanter et à danser ? Est-ce que je chante, moi, est-ce que je danse ?

LA NOURRICE. – Ils sont chez eux, eux. Leur journée est finie.

Un temps, elle rêve.

60 Te rappelles-tu ? Le palais était blanc au bout de l'allée des cyprès quand on rentrait des longues promenades... Tu donnais ton cheval à l'esclave et tu te jetais sur les divans. Alors j'appelais tes filles¹ pour qu'elles te lavent et t'habillent. Tu étais la maîtresse et la fille du roi et rien n'était trop beau pour toi. On tirait les robes des coffres et tu choisissais, calme et nue, pendant qu'elles te frottaient d'huile².

MÉDÉE. – Tais-toi, bonne femme, tu es trop bête. Crois-tu que je regrette un palais, des robes, des esclaves ?

LA NOURRICE. – Fuir, toujours fuir, depuis !

70 MÉDÉE. – Je pouvais fuir, toujours.

LA NOURRICE. – Chassées, battues, méprisées, sans pays, sans maison³.

MÉDÉE. – Méprisée, chassée, battue, sans pays, sans maison, mais pas seule.

75 LA NOURRICE. – Et tu me traînes, à mon âge. Et si je meurs, où me laisseras-tu ?

MÉDÉE. – Dans un trou, n'importe où au bord d'un chemin, la vieille, et moi aussi, cela je l'ai accepté. Mais pas seule.

LA NOURRICE. – Il t'abandonne, Médée.

80 MÉDÉE, *crie*. – Non !

Elle s'arrête.

Écoute.

LA NOURRICE. – C'est le vent. C'est la fête. Il ne rentrera pas, ce soir non plus.

85 MÉDÉE. – Mais quelle fête ? Quel bonheur qui pue jusqu'ici leur sueur, leur gros vin, leur friture ? Gens de Corinthe¹, qu'avez-vous à crier et à danser ? Qu'est-ce qui se passe de si gai ce soir qui m'étreint², moi, qui m'étouffe ?... Nourrice, nourrice, je suis grosse³ ce soir. J'ai mal et j'ai peur comme lorsque tu m'aidais à me tirer un petit de mon ventre... Aide-moi, nourrice ! Quelque chose bouge dans moi comme autrefois et c'est quelque chose qui dit non à leur joie à eux là-bas, c'est quelque chose qui dit non au bonheur.

Elle se serre contre la vieille, tremblante.

95 Nourrice, si je crie tu mettras ton poing sur ma bouche, si je me débats tu me tiendras, n'est-ce pas ? Tu ne me laisseras pas souffrir seule... Ah ! tiens-moi, nourrice, tiens-moi de toutes tes forces. Tiens-moi comme lorsque j'étais petite, comme le soir où j'ai failli mourir en enfantant. J'ai quelque chose à mettre au monde encore cette nuit, quelque chose de plus gros, de plus vivant que moi et je ne sais pas si je vais être assez forte...

100

MÉDÉE, est debout toute droite, les bras serrés sur sa poitrine. – Laisse-moi, j'écoute.

LA NOURRICE. – Laisse leur musique. Rentrons.

MÉDÉE. – Je ne l'entends plus. J'écoute ma haine... Ô douceur!
155 Ô force perdue!... Qu'avait-il fait de moi, nourrice, avec ses grandes mains chaudes? Il a suffi qu'il entre au palais de mon père et qu'il en pose une sur moi. Dix ans sont passés et la main de Jason me lâche. Je me retrouve. Ai-je rêvé? c'est moi. C'est Médée! Ce n'est plus cette femme attachée à l'odeur
160 d'un homme, cette chienne couchée qui attend. Honte! Honte! Mes joues me brûlent, nourrice. Je l'attendais tout le jour, les jambes ouvertes, amputée... Humblement, ce morceau de moi qu'il pouvait donner et reprendre, ce milieu de mon ventre, qui était à lui... Il fallait bien que je lui obéisse et que je lui souris et que je me pare pour lui plaire puisqu'il me
165 quittait chaque matin m'emportant, trop heureuse qu'il revienne le soir et me rende à moi-même. Il fallait bien que je la lui donne cette toison du bélier d'or¹ s'il la voulait, et tous les secrets de mon père et que je tue mon frère pour lui et que je le suive après dans sa fuite, criminelle et pauvre avec lui. J'ai
170 fait tout ce qu'il fallait, voilà tout, et j'aurais pu faire davantage. Tu le sais tout cela, bonne femme, tu as aimé, toi aussi.

LA NOURRICE. – Oui, ma louve².

MÉDÉE, crie. – Amputée!... Ô soleil, si c'est vrai que je viens de
175 toi³, pourquoi m'as-tu faite amputée? Pourquoi m'as-tu faite

une fille? Pourquoi ces seins, cette faiblesse, cette plaie ouverte au milieu de moi? N'aurait-il pas été beau le garçon Médée? N'aurait-il pas été fort? Le corps dur comme la pierre, fait pour prendre et partir après, ferme, intact, entier,
180 lui! Ah! il aurait pu venir, alors, Jason, avec ses grandes mains redoutables, il aurait pu tenter de les poser sur moi! Un couteau, chacun dans la sienne – oui! – et le plus fort tue l'autre et s'en va délivré. Pas cette lutte où je ne voulais que toucher les épaules, cette blessure que j'implorais. Femme!
185 Femme! Chienne! Chair faite d'un peu de boue et d'une côte d'homme! Morceau d'homme!¹ Putain!

LA NOURRICE, l'embrasse. – Pas toi, pas toi, Médée!

MÉDÉE. – Moi comme les autres!... Plus lâche et plus béante que les autres. Dix ans²! Mais c'est fini ce soir, nourrice, je
190 suis redevenue Médée. Comme c'est bon!

LA NOURRICE. – Calme-toi, Médée.

MÉDÉE. – Je me calme, je suis douce. Tu entends comme je suis douce, nourrice, comme je parle doucement. Je meurs. Je tue tout doucement dans moi. J'étrangle.

195 LA NOURRICE. – Viens. Tu me fais peur, rentrons.

MÉDÉE. – Moi aussi, j'ai peur.

Il s'est arrêté. Médée dit doucement.

MÉDÉE. – Si nous ne veillons que des choses mortes, pourquoi avons-nous si mal, tous les deux, Jason?

810 JASON. – Parce que toutes les choses sont dures à naître dans ce monde et dures à mourir aussi.

MÉDÉE. – Tu as souffert?

JASON. – Oui.

815 MÉDÉE. – En faisant ce que je faisais, je n'étais pas plus heureuse que toi.

JASON. – Je le sais.

Un temps.

MÉDÉE, demande sourdement. – Pourquoi es-tu resté si longtemps?

820 JASON, a un geste. – Je t'ai aimée, Médée. J'ai aimé notre vie forcée¹. J'ai aimé le crime et l'aventure avec toi. Et nos étreintes, nos sales luttes de chiffonniers², et cette entente de complices que nous retrouvions le soir, sur la paillasse, dans un coin de notre roulotte, après nos coups. J'ai aimé ton
825 monde noir, ton audace, ta révolte, ta connivence³ avec l'horreur et la mort, ta rage de tout détruire. J'ai cru avec toi qu'il fallait toujours prendre et se battre et que tout était permis.

MÉDÉE. – Et tu ne le crois plus ce soir?

JASON. – Non. Je veux accepter maintenant!

830 MÉDÉE, murmure. – Accepter?

JASON. – Je veux être humble. Ce monde, ce chaos où tu me menais par la main, je veux qu'il prenne une forme enfin. C'est toi qui as raison sans doute en disant qu'il n'est pas de raison, pas de lumière, pas de halte, qu'il faut toujours
835 fouiller les mains sanglantes, étrangler et rejeter tout ce qu'on arrache. Mais je veux m'arrêter, moi, maintenant, être un homme. Faire sans illusions peut-être, comme ceux que nous méprisons; ce qu'ont fait mon père et le père de mon père et tous ceux qui ont accepté avant nous, et plus simplement
840 que nous, de déblayer une petite place où tienne l'homme dans ce désordre et cette nuit.

MÉDÉE. – Tu le pourras, tu crois?

JASON. – Sans toi, sans ton poison bu tous les jours, je le pourrai, oui.

845 MÉDÉE. – Sans moi. Tu as donc pu imaginer un monde sans moi, toi?

JASON. – Je vais l'essayer de toutes mes forces. Je ne suis plus assez jeune à présent pour souffrir. Ces contradictions épouvantables, ces abîmes, ces blessures, je leur réponds maintenant par le geste le plus simple qu'ont inventé les hommes
850 pour vivre : je les écarte.

MÉDÉE. – Tu parles doucement, Jason, et tu dis des mots terribles. Comme tu es sûr de toi! Comme tu es fort!

JASON. – Oui, je suis fort!

855 MÉDÉE. – Race d'Abel¹, race des justes, race des riches, comme vous parlez tranquillement. C'est bon, n'est-ce pas, d'avoir le

ciel pour soi et aussi les gendarmes. C'est bon de penser un jour comme son père et le père de son père, comme tous ceux qui ont eu raison depuis toujours. C'est bon d'être bon,
860 d'être noble, d'être honnête. Et tout cela, donné un beau matin, comme par hasard, quand viennent les premières fatigues, les premières rides, le premier or. Joue le jeu, Jason, fais le geste, dis oui! Tu te prépares une belle vieillesse, toi!

JASON. – Ce geste j'aurais voulu le faire avec toi, Médée. J'aurais tout donné pour que nous devenions deux vieux l'un à côté de l'autre, dans un monde apaisé. C'est toi qui ne l'as pas voulu.

MÉDÉE. – Non!

JASON. – Poursuis ta course. Tourne en rond, déchire-toi, bats-toi, méprise, insulte, tue, refuse tout ce qui n'est pas toi. Moi,
870 je m'arrête. Je me contente. J'accepte ces apparences aussi durement, aussi résolument que je les ai refusées autrefois avec toi. Et s'il faut continuer à se battre, c'est pour elles maintenant que je me battrais, humblement, adossé à ce mur dérisoire, construit de mes mains entre le néant absurde et moi.
875

Un temps. Il ajoute.

Et c'est cela, sans doute, en fin de compte – et pas autre chose – être un homme.

880 MÉDÉE. – N'en doute pas, Jason. Tu es un homme maintenant.

JASON. – J'accepte ton mépris, avec ce nom.

Il s'est levé.

Cette jeune fille est belle. Moins belle que toi quand tu m'es apparue ce premier soir de Colchide et je ne l'aimerai jamais

885 comme je t'ai aimée. Mais elle est neuve, elle est simple, elle est pure. Je vais la recevoir sans sourire des mains de son père et de sa mère, tout à l'heure, dans le soleil du matin, avec sa robe blanche et son cortège de petits enfants... De ses doigts gauches de petite fille, j'attends l'humilité et l'oubli. Et, si les dieux le veulent, ce que tu hais le plus au monde, ce qui est le plus loin de toi : le bonheur, le pauvre bonheur.

Un silence, il s'est tu. Médée murmure.

MÉDÉE. – Le bonheur...

Un silence encore. Elle dit soudain d'une petite voix humble, sans bouger.

895

Jason, c'est dur à dire, presque impossible. Cela m'étrangle et j'ai honte. Si je te disais que je vais essayer maintenant avec toi, tu me croirais ?

JASON. – Non.

900 MÉDÉE, après un temps. – Tu aurais raison.

Elle ajoute, la voix neutre.

Voilà. Nous avons tout dit, n'est-ce pas ?

JASON. – Oui.

905 MÉDÉE. – Tu as fini, toi. Tu es lavé. Tu peux t'en aller maintenant. Adieu, Jason.

JASON. – Adieu, Médée. Je ne peux pas te dire : sois heureuse... Sois toi-même.

Il est sorti, Médée murmure encore :

MÉDÉE. – Leur bonheur...

910

Elle se dresse soudain et crie à Jason disparu.

Jason! Ne pars pas ainsi. Retourne-toi¹! Crie quelque chose. Hésite, aie mal! Jason, je t'en supplie, il suffit d'une minute de désarroi² ou de doute dans tes yeux pour nous sauver tous!...

915

Elle court après lui, s'arrête et crie encore.

Jason! Tu as raison, tu es bon, tu es juste et tout est sur mon dos pour toujours. Mais une seconde, une seule petite seconde, doutes-en! Retourne-toi et je serai peut-être délivrée...

920

Son bras retombe, lassé, Jason doit être loin. Elle appelle d'une autre voix.

Nourrice.

La nourrice paraît sur le seuil de la roulotte.

925

Le jour va se lever bientôt. Réveille les enfants, habille-les comme pour une fête. Je veux qu'ils aillent porter mon cadeau de nocés à la fille de Créon.

LA NOURRICE. – Ton cadeau, pauvre! Que te reste-t-il donc à donner ?

930

MÉDÉE. – Dans la cachette, le coffre noir que j'ai emporté de Colchos. Apporte-le.

LA NOURRICE. – Tu avais défendu qu'on y touche! Que Jason même sache qu'il existait.

MÉDÉE, paraît à la fenêtre de la roulotte et crie. – N'approche pas, Jason! Interdis-leur de faire un pas!

JASON, s'arrête. – Où sont les enfants ?

1080 MÉDÉE. – Demande-le-toi une seconde encore que je regarde bien tes yeux.

Elle lui crie.

1085 Ils sont morts, Jason! Ils sont morts égorgés tous les deux, et avant que tu aies pu faire un pas, ce même fer va me frapper. Désormais j'ai recouvré mon sceptre; mon frère, mon père, et la toison du bélier d'or est rendue à la Colchide : j'ai retrouvé ma patrie et la virginité que tu m'avais ravies! Je suis Médée, enfin, pour toujours! Regarde-moi avant de rester seul dans ce monde raisonnable, regarde-moi bien, Jason! Je t'ai touché avec ces deux mains-là, je les ai posées sur ton front brûlant pour qu'elles soient fraîches et d'autres fois brûlantes sur ta peau. Je t'ai fait pleurer, je t'ai fait aimer. Regarde-les, ton petit frère et ta femme, c'est moi. C'est moi! C'est l'horrible Médée! Et essaie maintenant de l'oublier!

1095 *Elle se frappe et s'écroule dans les flammes qui redoublent et enveloppent la roulotte. Jason arrête d'un geste les hommes qui allaient bondir et dit simplement.*

1100 JASON. – Oui, je t'oublierai. Oui, je vivrai et malgré la trace sanglante de ton passage à côté de moi, je referai demain avec patience mon pauvre échafaudage d'homme sous l'œil indifférent des dieux.

Il se tourne vers les hommes.

1105 Qu'un de vous garde autour du feu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des cendres, jusqu'à ce que le dernier os de Médée soit brûlé. Venez, vous autres. Retournons au palais. Il faut

vivre maintenant, assurer l'ordre, donner des lois à Corinthe et rebâtir sans illusions un monde à notre mesure pour y attendre de mourir¹.

1110 *Il est sorti avec les hommes sauf un qui se fait une chique et prend morosement la garde devant le brasier. La nourrice entre et vient timidement s'accroupir près de lui dans le petit jour qui se lève.*

1115 LA NOURRICE. – On n'avait plus le temps de m'écouter, moi. J'avais pourtant quelque chose à dire. Après la nuit vient le matin et il y a le café à faire et puis les lits. Et quand on a balayé, on a un petit moment tranquille au soleil avant d'éplucher les légumes. C'est alors que c'est bon, si on a pu grappiner² quelques sous, la petite goutte chaude au creux du ventre. Après on mange la soupe et on nettoie les plats. 1120 L'après-midi, c'est le linge ou les cuivres et on bavarde un peu avec les voisines et le souper arrive tout doucement... Alors on se couche et on dort.

LE GARDE, après un temps. – Il va faire beau aujourd'hui.

1125 LA NOURRICE. – Ça sera une bonne année. Il y aura du soleil et du vin. Et la moisson ?

LE GARDE. – On a fauché la semaine dernière. On va rentrer demain ou après-demain si le temps se maintient.

LA NOURRICE. – La récolte sera bonne par chez vous ?

1130 LE GARDE. – Faut pas se plaindre. Il y aura encore du pain pour tout le monde cette année-ci.

Le rideau est tombé pendant qu'ils parlaient.

III

Elle approche, nous sentons une douce chaleur nous réveiller. Notre mère approche, elle se penchera bientôt sur nos corps, sur chacun de nos deux corps. Avec ses mains de mère, elle nous caressera, avec ses lèvres de mère elle nous couvrira de baisers. Elle approche et quelqu'un, enfin, nous sortira du froid. Elle approche – tu le sens comme moi –, nos corps se mettent à gémir. Avec ses ongles de mère, elle nous griffera à nouveau. Avec ses dents de mère, elle nous saignera à nouveau.

MÉDÉE KALI.

Mes enfants,

10 Mes enfants,

Je suis là, à vos pieds.

Ils vous ont enterrés comme des Grecs.

De lourdes dalles de marbre reposent sur vos corps.

Vos ossements ont été entourés de linges et de poteries sacrées.

15 Ils vous ont enterrés comme des Grecs,

Pour me faire offense.

Je vais laver cet affront.

Ma rage ne connaîtra pas de fatigue.

Mes enfants, je suis là, à nouveau.

20 La dernière fois, je vous tenais dans mes bras.

La dernière fois, je vous couvrais de baisers

Et mon étreinte suffisait à peine à étouffer vos cris.

50 Je serre encore.

Je glisse doucement le couteau sur la gorge du premier,

Et le sang coule, noir et épais, le long de ma main.

Le sang coule.

L'un de vous rit encore, je crois, à moins que ce ne soit moi.

55 Je vous tiens serrés.

Vous ne comprenez pas encore mais la peur vous saisit.

Vous voulez partir,

Vous voulez courir,

Je vous tiens contre moi.

60 Le deuxième d'entre vous, je lui sectionne le jarret,

Vos sangs se mêlent sur moi.

Il faut de la force pour vous empêcher de bouger.

Il faut de la force

Et j'en ai.

65 Vous êtes pâles maintenant,

Vous vous débattez moins vigoureusement.

Je sens les corps qui s'abandonnent,

Qui deviennent plus lourds au fond des bras.

J'ai les mains rouges

70 Et je vous embrasse doucement.

Je fais glisser mes lèvres sur vos plaies,

Le sang est tiède et me coule entre les dents.

Je ne veux pas que vous ayez mal.

Vous sentez la langue de votre mère qui vous lèche la vie.

75 Je suis une chienne.

Vous ne bougez plus.

La dernière fois...

Je suis dans la maison.

25 Je vous attends.

Je me suis préparée.

Vous rentrez, essouffés,

Vous avez couru dans les collines de l'été,

La sueur mouille vos cheveux.

30 Vous demandez à boire.

Je vous verse moi-même de l'eau et vous souriez.

Vous vous blottissez contre moi, vous ne voyez pas, dans mes yeux, la détermination du couteau.

Vous vous blottissez comme des chiots sur les flancs de la
35 chienne,

Demandant des baisers,

Cherchant la chaleur de ma bouche.

Je ne tremble pas.

Mes enfants,

40 Vous jouez avec mes cheveux.

Vous vous chamaillez sur mon sein.

Je vous regarde comme une mère regarde ses enfants.

Je vous souris.

Je cherche de la main le couteau que j'ai aiguisé le matin.

45 Je vous prends alors dans mes bras,

Fort,

Comme nous le faisons parfois pour jouer.

Je serre

Et vous riez de cette étreinte, vous riez d'asphyxie.

Mon visage est couvert de sang.

Je vous bois, je vous enlace, je vous lèche doucement.

Je ne tremble pas,

80 Je vous aime,

Mes enfants,

Je vous aime et vous tiens fermement.

Vous êtes lourds maintenant et inertes.

Le sang continue à couler.

85 Il y a tant de sang en vous.

Mes enfants,

Vous n'êtes plus,

Mes enfants.

Ils vous ont enterrés comme des Grecs,

90 Avec la vanité du marbre.

C'est pour cela que je reviens.

Je veux vous extraire de la terre froide de votre père

Et vous confier aux flammes du bûcher.

Votre mère est là,

95 La chienne,

L'étrangère.

Je vous aime.

Tout doit disparaître.

Les ossements, les stèles¹,

100 Tout doit disparaître.

1. Monuments funéraires.

Je veux que Jason pleure sur un tombeau vide.
Mes enfants,
Je suis enragée.
Le châtement n'est pas encore complet.
105 Je ne vous laisserai pas dans cette terre.
Je ne vous laisserai pas si près de votre père.

L'air autour de moi s'est mis à manquer.
J'ai agrippé ma robe pour ne pas vaciller.
25 Je t'ai regardé et j'ai vu une vie immense qui s'étalait devant
moi comme la mer Égée, une vie possible de bonheur.
Tes lèvres fines,
Ton regard insolent,
Tu étais devant moi
30 Et j'aurais voulu mordre dans ta beauté.
J'ai été à toi à cet instant.
Tu l'as vu.
Je me suis agenouillée devant toi.
J'ai baisé tes pieds salis par la marche.
35 J'ai baisé tes mains souillées par les combats.
Tu n'as rien eu à demander.
J'étais ce que tu voulais.
Une mère pour tes enfants,
Une chienne fidèle pour tes vieux jours,
40 J'étais ce que tu voulais,
L'amante,
Ou le poignard.
J'acceptais tout.
Je t'ai regardé et j'ai enlacé ton corps dans mes pensées.
45 La petite fille du Gange avait trouvé son étranger.
Je voulais danser pour toi avec la beauté de l'épouse.
Je voulais veiller sur toi avec la voracité de la hyène.
Je t'ai regardé et je me suis allongée dans ta couche en pensée,
Sans pudeur,

V

Rien ne vient à bout de notre mère, ni la terre lourde sur nos tombes, ni le marbre qui nous protégeait, rien ne vient à bout de sa ténacité. Ses mains nous ont retrouvés. Elle nous enlace, elle nous peigne, elle embrasse nos fronts et nous dispose doucement, l'un à 5 côté de l'autre, les mains sur la poitrine, les yeux fermés. Elle souffle sur les flammes. Les flammes qui nous réchauffent d'abord et nous font sourire, qui croissent ensuite et nous font mal, jusqu'à nous brûler la peau, jusqu'à nous faire cloquer le visage. Il ne restera rien. Il ne restera rien de ton sourire ni du mien, qu'un peu de 10 cendres, mon frère.

MÉDÉE KALI.

Nos enfants brûlent Jason,
Je t'ai aimé.
Nos enfants brûlent,
Tu frémis dans ton immobilité.
15 Nous n'aurons bientôt rien été l'un pour l'autre.
De mes hanches ne sera sorti aucun nourrisson.
Ta main belle et large ne se sera posée sur la tête d'aucun fils.
Notre amour brûle, Jason,
Dans une odeur écœurante de chair et de fumée.
20 Je te regarde une dernière fois avant de t'oublier.

Je t'ai aimé, Jason.
Je me souviens encore de ce jour où tu vins à moi.

50 Heureuse, simplement, de t'appartenir.
Je pouvais tout endurer, Jason,
Tant que tes yeux m'offraient l'hospitalité calme de la mer Égée.
Je ne demandais que le bonheur paisible de mourir à tes côtés.
55 Je succombe à la beauté des hommes.
C'est mon vertige.
Tu étais beau Jason.
J'ai abdiqué¹ à l'instant même, sans regret,
Avec volupté.
60 La beauté des hommes, toujours, me fait vaciller.

Tu n'as pas osé, tu n'as pas osé être à Médée.
Nos enfants brûlent et se sont maintenant entièrement consumés.
Il ne restera plus rien de notre amour que deux tombeaux profanés et l'odeur persistante du bûcher.
65 Je te regarde une dernière fois.
Nos enfants.
Il n'en reste plus rien.
Tu ne sentiras plus le regard de Médée sur toi.
La vie désormais te semblera infiniment froide et infiniment 70 longue.
Je ne sais plus ce que tu fus pour moi.
Je tourne les talons.
Je te laisse, à jamais, Jason, effacé, derrière moi.

1. J'ai abandonné toute résistance.